

# JOURNAL DE BORD D'UNE ARTISTE EN ERRANCE

7 rue de la Pépinière  
Vendredi 14 février  
16h10

(...) mais j'avais du mal à enfiler mon deuxième bras dans la veste. Un conseiller de la Poste qui passait juste derrière moi relève ma veste et m'aide à l'enfiler. Je l'en remercie et nous échangeons un sourire (...)

Madeleine  
Vendredi 14 février  
15h46

(...) Il me demande comment je vais faire maintenant, si j'allais souscrire chez un autre opérateur et lui je lui explique que je n'étais pas là pour longtemps (...). Il me dit qu'il comprend et me souhaite bon courage (...)

Même ligne 1  
Mardi 11 février  
15h46

(...) Elle s'était beaucoup approchée de moi de sorte que mon bras gauche était coincé. Je me décale alors et esquisse mon bras. Elle ne regarde et ne demande pardon. J'avais remarqué que son air laissait transparaître de l'impudence, je l'ai alors soulevé et lui ai dit que ce n'était pas grave. Elle s'est engouffrée dans la porte que je lui avais entrouverte et une discussion a commencé, le temps d'une station. Elle m'a dit que les gens de nos jours étaient vraiment désagréables et que pour rien ils s'en prenaient aux autres (...)

79 rue de Seine  
Lundi 3 février  
Environ 18h

(...) Nous étions fatiguées par un long vol et une arrivée pas du plus agréable comme pour le plupart des voyages où tout est pesant : le temps et les files interminables, l'incivilité des gens d'aujourd'hui, le dédain des administrations (...). « Pardon, pardon, excusez-moi mes jolies petites grenouilles (...) » (...). mon cœur s'est apaisé d'un seul coup (...)

Lamarche-Caulaincourt  
Mardi 4 février  
15h48

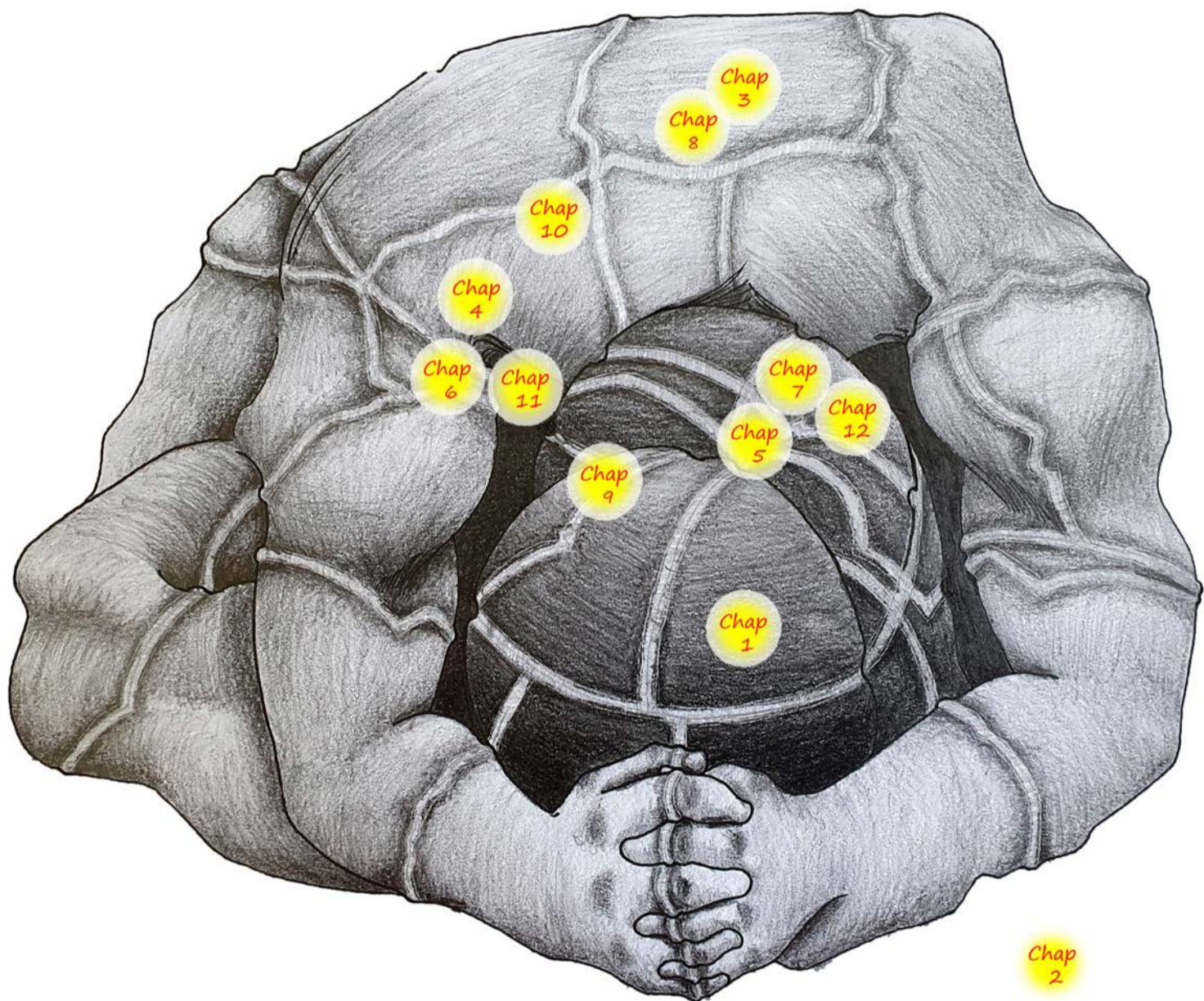
« Excusez-moi » (...) et j'entends cette voix sortir de nulle part. Il me regarde gentiment, prend mon valise et monte les deux autres escaliers avec (...)

Châtelet - Les Halles  
Mardi 11 février  
Vers 18h15

(...) Elle me dit aussi qu'elle trouve absolument remarquable que ce soit le seul endroit où les cultures se mélangent et vivent en harmonie (...) et que les gens arrivent aussi bien à avoir ce beau vivre ensemble (...) en me disant qu'elle ne connaît pas bien le site de Montmartre mais qu'à Paris il faut lever la tête (...)

GENEVIEVE ALAGUIRY





# JOURNAL DE BORD D'UNE ARTISTE EN ERRANCE

DIMANCHE 8 MARS 2020 - A CŒUR OUVERT

Quand le temps se fige juste un petit moment,  
que la course folle s'arrête,  
quand le cœur a un instant cette fine brèche pour parler, que nous dit-il ?

Le temps se fige très peu dans ma vie parce que je cours sans arrêt. Je cours derrière les projets, je cours derrière les gens, je cours derrière les opportunités, j'ai même couru derrière une reconnaissance, non pas que je sois en mal de reconnaissance, mais parce qu'elle m'aurait offert une visibilité et ouvert des portes. Mais je cours derrière le temps aussi.

A quoi m'a valu cette course frénétique jusqu'à présent ?

Je ne me pose pas, je ne dors pas, je ne mange pas comme il faut et je travaille. Je travaille jour et nuit, je travaille avec amour mais dans la souffrance, je travaille par passion mais dans l'épuisement d'un corps qui ne cesse de s'affaiblir et d'un esprit qui s'assombri. Parce que le travail n'a jamais payé. Non, ce n'est pas le travail qui paye. Si c'était le cas j'aurais été riche d'opportunités, de projets et riche tout court depuis bien longtemps !

J'ai été forcée à me poser quand un accident de la vie, me diraient certains, pour moi plutôt la lutte que Jacob eût avec Dieu : j'ai été frappée, forcée à m'asseoir, à tout arrêter, à mettre tous ces satellites qui gravitaient autour de moi sur pause. Je me suis posée. C'est dans cet interstice que mon cœur a parlé. C'est dans l'abîme que l'on se rencontre, c'est dans le désert que les choix se prennent, c'est dans cet instant charnier que tout se décide, et c'est là que j'ai décidé de « *tourner le dos à la posture frontale de la lutte et dans une certaine mesure à ses imaginaires romantiques, ce n'est cependant pas manquer de courage ni oublier combien il a fallu parfois, il faut et faudra encore, faire corps. Apparaître comme acte de résistance. Être là comme puissance de vie face aux pouvoirs nécropolitiques* » (Olivier Marboeuf dans *Décolonisons les arts* !).

Mais si je veux écrire aussi et profiter de ce temps en dehors de l'aliénation culturelle, psychologique, sociale et politique, c'est parce qu'au repos, je ne serai pas sous le joug d'un monstre que j'ai nourri pendant tant d'années et que d'autres m'ont aidé à nourrir. Parce qu'il m'interdit de réfléchir, il ne me laisse aucun moment de réflexion et d'auto-évaluation, aucun instant pour l'introspection ni aucun moment pour digérer ce qui m'arrive afin d'en faire ma force, une force positive, créative, régénératrice et productive. Non c'est ce monstre qui veut être ma force. C'est cette colère qui veut me ronger jusqu'à la moelle pour ensuite aller ronger l'autre quand elle aura eu raison de moi.

Et si je veux écrire, c'est parce qu'il s'agit de l'unique lieu où j'aurai la possibilité de le faire avec sincérité, sans chercher à cacher les sentiments qui ont été les miens pendant longtemps, sans que je ne sois interrompue par quelques-uns qui connaîtraient mieux que moi-

même ce que j'éprouve et ce que je vis, sans avoir à passer par des détours et sans être muselée. C'est ma place, la seule que je peux prendre.

Peu m'importe ici, si quelqu'un se met à lire mon Journal de bord, de si ça laisse indifférent une ou plusieurs personnes, qui ne verraient qu'un étalage de sentiments sans intérêts et qui relèverait selon elle(s) d'un certain pathos. Peu m'importe si ça fait parler, peu m'importe si ça ne fait pas œuvre dans le sens des décideurs de l'art contemporain. Je ne suis pas là pour plaire, je saisis mon infime opportunité pour être qui je suis et écrire ce que je pense. Certes beaucoup m'auront dissuadé de dire ou d'écrire le fond de ma pensée, parce qu'il n'est « *pas bon de tout dire* », parce que si ça tombe entre de mauvaises mains, cela pourrait « *nuire à (ma) carrière* », mais de quelle carrière on parle ?

Loin d'être un procès d'intention, je prends ce journal comme une pensée qui a nourri, fait réfléchir, permis de rentrer en profondeur dans une période de création et de vie, marquant possiblement un tournant dans ma recherche, mes questionnements et mon être intérieur. Car avant l'artiste il y a la femme, l'humaine que je suis avec sa sensibilité, son parcours, ses rencontres, ses difficultés, et tout ce qui me constitue et me construit. L'artiste n'est qu'un avatar, une construction mentale et idéologique, c'est de cette manière que Genathena (ma chimère figure de manga [Le terme est employé dans son acception première donnée par Hokusai, père fondateur du manga, à savoir une caricature de la figure humaine et de sa société], mon personnage aussi, l'autre moi : l'artiste) cède sa place ici à Geneviève, sans masque, sans conventions, sans jeu de rôle, l'enfant née à Saint-Denis de La Réunion, la petite créole, celle qui croit toujours peut-être que l'Humain est bien là et qu'il suffit juste d'un déclic, d'une étincelle pour faire jaillir un grand feu, d'une rose offerte pour que l'autre s'ouvre à l'altérité dans l'oubli de l'amertume d'une société qui nous consume.